

Plusieurs hypothèses. Un jour, un homme s'est arrêté. Il marchait sur le trottoir, le long d'une palissade, on ne sait où il allait, peut-être rentrait-il chez lui, ou venait-il de sortir. Il ne tenait rien à la main, ni sac, ni cartable, ni parapluie. Il faisait beau, le ciel était dégagé. Non. Le ciel était couvert, il s'est mis à pleuvoir d'un coup, une violente averse. Un jour un homme s'est arrêté n'avait pas pris de parapluie, peut-être rentrait-il chez lui après une journée de travail, ses cheveux gouttaient sur le col relevé de sa veste. Il se sécherait avec une serviette une fois arrivé chez lui. Peut-être venait-il de sortir. Il marchait sous la pluie battante, la tête baissée, le col relevé. Pendant quelques pas, il a ralenti. Il pensait se mettre à l'abri ou

voulait-il rebrousser chemin. On ne sait. C'est alors qu'il s'est arrêté.

Les pieds à la même hauteur, sur une même ligne. Les jambes droites, perpendiculaires au sol. L'entrejambe est un bloc de vide. Il ne restait rien de l'action de marcher, nul élan, nul mouvement. Un jour un homme s'est arrêté comme s'il était arrivé.

Il peut tourner la tête. Mettre une main dans une poche. S'essuyer le front. Il est à l'arrêt mais pas empêché. Les pieds ne bougent pas. C'est important. Il ne s'est pas arrêté parce que c'était l'endroit, mais parce que c'était le moment. D'où il vient, qui il est, ce qu'il fait, peu d'intérêt et n'explique rien. Il n'a pas décidé de s'arrêter, rien n'était prémédité, peut-être juste était-il habité par une rancœur. La pluie ne le gêne pas. Il s'est arrêté et avec lui la Terre de tourner. Planté sur le trottoir comme un coin dans un rouage. Avant il marchait comme dans une combine. Il s'est arrêté à bout de forces d'être faible. Il ne bougera pas tant que la Terre sous ses pieds sera celle-là. Il ne marche plus. Son corps s'y oppose de tout son poids sur ce trottoir. Il fait bloc, obstacle, barrage. La pluie

s'accumule entre ses pieds. L'eau monte. Un morceau de bois à la dérive se prend dans ses chevilles. Arrachés aux poubelles, poussés par le vent, les détritrus de la ville se fichent dans son dos comme des poissons d'avril. Venant en sens inverse, un passant sous un parapluie se heurte à lui : il est stoppé net dans son élan. Il n'a pas d'autre solution que de faire demi-tour. Un jour un homme s'est arrêté comme un mur.

Main droite, une rue et le passage de véhicules. Les roues soulèvent des vagues d'eau. Le caniveau est plein d'un flot rapide. De l'autre côté de la rue se dressent des façades d'immeubles et par-delà la flèche d'un monument. Main gauche, une palissade de chantier couverte de graffiti. Un camion des services de la voirie se gare le long du trottoir. Deux hommes vêtus de combinaisons jaunes en descendent. Ils se saisissent d'une barrière sur le plateau du camion et la déposent à côté de l'homme qui s'est arrêté. Ils vont chercher deux autres barrières et forment un triangle équilatéral. Puis ils mettent en place des panneaux de signalisation marqués d'un point d'exclamation.

L'homme qui s'est arrêté est cerné de barrières. Les mêmes barrières qu'on utilise pour

contenir les foules. Les employés de la voirie ont préféré le triangle au carré. Le carré fait cage, parc d'enfant, et n'est pas adapté. Le triangle est ici plus approprié. Économie d'un segment, délimitation resserrée de l'incident, encombrement moindre. Plus coercitif, le triangle inspire crainte et respect quand le carré passe pour une plaisanterie, un gag.

Test : dans quelle figure géométrique préféreriez-vous être enfermé? Le rectangle remporte le plus de suffrages devant le carré, le cercle et en dernière position le triangle.

La pluie a cessé. L'homme qui s'est arrêté enlève sa veste et la met à sécher sur les barrières. En a-t-il le droit? Geste de décontraction anodin mais qui paraît extrêmement audacieux et fait craindre pour lui. Les employés de la voirie sont partis. Le ciel se découvre au-dessus des têtes. Plusieurs attitudes recensées. Dite « à l'égyptienne », on évite au plus large l'obstacle sans un regard donné, profil droit, menton haut, narines bouchées. Occupé, on détache un œil pressé par-dessus son épaule, dite « épaulé-jeté ». Dite « digressive », on ralentit – on peut aller jusqu'à s'arrêter –, on considère, on fronce les sourcils, on pond un point d'interrogation

et, digression faite, on reprend sa marche. Une variante appelée « digressive attendrie » voit le passant demander « ça va ? » L'homme qui s'est arrêté dans le même temps a arrêté de parler. Il n'est pas sûr qu'il entende encore. On peut dire tout ce qu'on veut, il ne clignera pas des yeux. Il observe le silence à la loupe.

Trois ouvriers habillés de bleu sortent d'une camionnette. Ils déplacent les barrières installées par les employés de la voirie et aménagent un couloir de circulation pour les piétons le long de la palissade. L'un d'eux sort de la camionnette une poussette d'enfant et fait l'essai : ça va, ça passe. Les ouvriers disposent ensuite des panneaux de travaux et des cônes de signalisation de couleur orange aux quatre coins de la zone d'intervention. L'homme qui s'est arrêté se retrouve au centre d'un chantier qui visiblement lui est dédié. On a posé sa veste, qui était en train de sécher, sur ses épaules comme sur le dossier d'une chaise. Autour de lui, à présent, les ouvriers entreprennent de casser le revêtement goudronné du trottoir et de mettre à nu la terre. À coups de pioche, ils fracturent le bitume et chargent les morceaux dans une brouette à

l'aide de pelles. Ils tracent de la sorte un cerceau de terre meuble large d'une cinquantaine de centimètres. L'homme qui s'est arrêté est isolé sur une plate-forme de goudron comme sur un îlot. Quand les ouvriers ont terminé, ils rangent leurs outils dans la camionnette avec les panneaux de signalisation et emportent les gravats. Avant de partir, ils remettent les barrières comme elles étaient à leur arrivée, en triangle.

Résultat : 71 morts, 55 blessés, 4 galeries détruites, un magasin fortement endommagé. Le calme revenu, les ouvrières se sont mises aussitôt au travail, sous la garde de soldats. Évacuation des morts et des blessés, déblayage du terrain, réfection des galeries, rétablissement des liaisons. Les couvains, plus profondément enfouis, n'ont fort heureusement subi aucun dégât. La reine, quant à elle, dans sa chambre était à l'abri. Très vite, elle a été informée par un messager que la fourmilière était attaquée. Du reste, on pouvait ressentir dans tout le nid les secousses occasionnées par les coups de pioche en surface. L'ennemi était hors de portée, appartenait selon toute vraisemblance au règne animal ou au règne humain. « Si je peux me permettre, ma Reine, je pencherais

pour l'humain. » D'un revers de mandibule, la reine indiqua au messenger la porte.

Grosse conne! Le messenger se retira en balançant les antennes. Pour se reconnaître entre elles et rejeter les intrus, les fourmis utilisent un marquage chimique odorant partagé par tous les membres de la colonie. Mais en plus de cette odeur coloniale, chaque individu possède une identité particulière. Depuis tout petit, Parfum-de-noisette-après-la-pluie a du mal avec la hiérarchie. Il ne supporte pas l'esprit de caste. Par moments, c'est plus fort que lui, il faut qu'il le montre, qu'il le dise, il n'y a rien à faire. Évidemment, ça lui joue des tours. Combien de fois a-t-il fini au trou! Il a même été question de le condamner à l'exil pour lèse-majesté. Ses qualités de messenger l'ont sauvé in extremis. Intrépide, intelligent, perspicace, courageux, il est la fourmi des situations critiques. Il n'a pas son pareil pour se faufiler, pour franchir les obstacles, braver les dangers et atteindre son but.

« Reviens, messenger! » Merde, la reine a dû lire dans ses pensées! Parfum-de-noisette-après-la-pluie fait demi-tour et, tête basse, se présente à nouveau devant la mère de toutes

les fourmis. « Tu vas partir en mission de reconnaissance. Tâche de savoir ce qu'il se passe exactement en surface. – Bien, ma Reine. »

Tout le temps que les ouvriers ont cassé le bitume autour de lui, l'homme qui s'est arrêté n'a pas bougé. Et lorsqu'ils ont balayé entre ses pieds les débris jusqu'à la poussière sur ses chaussures, inatteignable, il n'a pas plus cillé. Il regarde devant lui un point éloigné au fond de ses yeux. Son corps est un récif. Ses pensées ont la matérialité du plancton.

Un nouveau camion se gare. Tous travaux paysagers : entretien, création, élagage, taille. Apparaissent deux hommes en combinaison vert bouteille. Ils considèrent rapidement les lieux et enlèvent les barrières. L'un s'accroupit pour gratter avec ses doigts la terre découverte par les ouvriers. Le deuxième prend une bêche à l'arrière du camion. Les jardiniers commencent à extraire la terre, creusant une tranchée autour de l'homme qui s'est arrêté. Un amendement est mélangé à la terre récoltée ; on incorpore l'engrais dans un bac à la truelle. Six arbustes identiques sont plantés à intervalles resserrés faisant ronde. D'une hauteur d'un mètre cinquante. Taillés en pointe. Le résultat évoque

une sorte inconnue de torture. La haie obtenue forme un rempart circulaire compact hérissé de pics. Seule la tête de l'homme qui s'est arrêté dépasse au-dessus des pointes des jeunes conifères. Les jardiniers tassent un peu la terre au pied, balaient le sol et remballent. Avant de monter dans leur camion, ils jettent un dernier œil à leur création. Un jour un homme s'est arrêté derrière six ifs. Ils ont l'air plutôt contents de leur travail. Une équipe de la voirie vient chercher les barrières peu après leur départ. Place est nette.